



## Ginette Laurin et O Vertigo 18 années de vertige

Et puis un soir elle m'est apparue. Debout, face au public, elle bougeait, vibrat, réfléchi, échappée, tel un souffle naissant qui s'invente pour la première fois. Le corps de Ginette Laurin vicevoltait par à-coups, sa longue chevelure rythmait l'espace, enveloppait une respiration que son corps libérait. Ses bras s'élançaient, parallèles, parfois se repliaient, contrepoint et contreponds dialoguant avec le reste du corps. Son visage libre et attentif, semblait écouter chaque mouvement, surpris dans sa propre voltige, baigné d'ombres et de sueur, d'humilité et d'audace. Ce soir de 1978, elle dansait *Dédale* de Françoise Sullivan, une œuvre de 1948.

Qu'y avait-il au bout de ces gestes? Une observation? Un étonnement? Une invitation à s'enivrer? Un besoin d'errance? Sans doute sommeillait, encore insoupçonnée, l'œuvre à venir de la chorégraphe : de *Sept fois passera* (1979) à *La Vie qui bat* (1999) en passant par *Crash Landing, Full House, Chagall, La Chambre Blanche* ou *La Bête*. Soit, une quarantaine de créations. En 1984, elle crée sa propre compagnie, O Vertigo: «Ma danse, dit-elle, est le vertige, l'attrait du vide, la frénésie, une émotion en chute libre.» En dansant *Dédale*, elle a transcendé son propre labyrinthe, remonté son fil d'Ariane, pour magnifier les vertiges de son être.

Se rapprocher au plus près du corps humain, capter ses moindres frémissements, sentir sa vulnérabilité semble être la voie qu'elle explore maintenant. Ses dernières œuvres en témoignent : *En Dedans, Duos, La Vie qui bat*. Des titres qui évoquent la proximité, l'intériorité, le besoin de recueillir le secret de l'autre. Ces gestes, ces regards, l'abandon multiple des retenues et petites censures, muent les confidences du corps, déploient la carte des zones d'ombres, soulignent ses rythmes, éclairent les fulgurances à venir pour nous les offrir vi-vifiés, revisités.

Sa nouvelle création ira au cœur de cette méditation. Des lentilles de verre grossissant, placées sur la scène, telles les phases de la lune, donneront aux danseurs, la possibilité d'une rencontre singulière. Chacun aura l'impression de danser revêtu d'une loupe, révélant une image à la fois exacte et anamorphique de son corps, de ses expressions. Cette matière transparente, généreux faisceaux sensoriels, invitera le danseur à franchir une ligne invisible: celle en soi, fragile, limite, tissée d'infimes débordements, n'attendant que le déplacement d'une écoute authentique pour remodeler sa forme originelle. Se mettre à nu est parfois plus exigeant qu'être nu. Ainsi, danser avec le germe de sa propre révélation sera peut-être une façon de s'élever davantage, d'aller au plus près de soi à travers le regard vibratoire de l'autre.

Si le mystère du corps humain réussit à toucher le cristallin de son dévoilement, peut-être y aura-t-il en nous un peu plus de lumière. Pour moi l'art de Ginette Laurin offre cette illumination.